

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 63 (1975)

Heft: 6

Artikel: La laborantine médicale

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-274192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOUVELLES FIGURES DE PROUE MARCELLO



Peut-être qu'un jour, au musée Kensington à Londres ou à l'Opéra de Paris, vous vous arrêterez devant un buste de Gorgone ou de Pytie, signé Marcello. Il n'y a pas besoin d'aller si loin d'ailleurs, puisque la plupart des œuvres de ce sculpteur du second Empire sont au musée de Fribourg. Mais qui était donc ce Marcello, ou plutôt cette Marcello, puisqu'il s'agit d'une femme, de la première femme sculpteur ayant acquis la notoriété.

Adèle d'Affry était née à Fribourg le 6 juillet 1836, de parents fribourgeois. La famille d'Affry comptait surtout des militaires dans les générations précédentes et s'était distinguée souvent au service de France notamment. Le père d'Adèle, lui, était musicien surtout et même compositeur à ses heures. Il mourut à 31 ans déjà, laissant sa jeune veuve avec deux fillettes de cinq et deux ans.

Madame d'Affry, née Maillardoz, était une femme subtile et fort cultivée, mais de santé délicate ce qui l'obligeait ou lui donnait le prétexte de passer ses hivers à Nice avec ses enfants. L'été, par contre, on vivait à Givisiez, charmante campagne fribourgeoise des d'Affry. Adèle s'y développait librement, participant aux travaux de la ferme et du jardin et regrettant parfois d'être une fille et de ne pas pouvoir devenir soldat. Givisiez restera pendant toute la vie de Marcello un havre aimé, auquel elle retournera toujours et qu'elle embellira année après année.

A quinze ans, Adèle manifeste pour la première fois son esprit d'indépendance en faisant renvoyer sa gouvernante et en décidant de continuer seule ses études. Elle se plonge dans Plutarque et Plinie et dévore Pascal, Montaigne, Bossuet, Machiavel et surtout Dante. Ces lectures bien ardues pour une jeune fille forment son esprit déjà curieux de tout. Elle prend aussi de nombreuses leçons de dessin.

Bientôt elle découvre l'Italie avec sa mère et pendant un hiver passé à Rome, travaille pour la première fois la terre glaise chez un sculpteur suisse du nom d'Imhof. Puis le voyage se poursuit jusqu'à Naples, où Madame d'Affry, craignant de ne plus vivre bien longtemps, la marie au duc Carlo Colonna Doria, le 5 avril 1856. Le duc est jeune et beau et la jeune duchesse est parfaitement heureuse de cet époux qu'on lui a choisi.

Sa lune de miel dans le château des Colonna à Marina, palais immense et probablement un peu délabré, semble idyllique, car elle écrit : « Nous étions comme deux oiseaux nichant parmi les ruines »... Le jeune couple passe ensuite l'été à Givisiez et l'automne à Paris, où hélas, Carlo est pris d'une fièvre subite et meurt le 18 décembre 1856. La petite veuve de 20 ans est au désespoir.

Un malheur vient rarement seul et peu de jours plus tard Adèle doit rentrer précipitamment à Fribourg où sa mère se meurt elle-aussi. Après cinq mois d'angoisse, Madame d'Affry hors de danger, elle part pour Rome s'occuper de ses affaires. Retirée au couvent de la Trinité, sur une des collines de Rome, elle vit solitaire et toute à sa douleur, fuyant le monde et ne recevant que ses hommes d'affaires.

La beauté du paysage qui s'étend à ses pieds l'apaise pourtant et au cours d'une promenade, elle découvre une collection de marbres et se prend à les envier. « Ils doivent ignorer la douleur et regarder la vie avec sérénité de leurs yeux blancs ». Tout à coup, c'est l'inspiration : elle demande de la terre glaise et crée un buste de son mari défunt, sa première sculpture. Désormais sa voie est tracée.

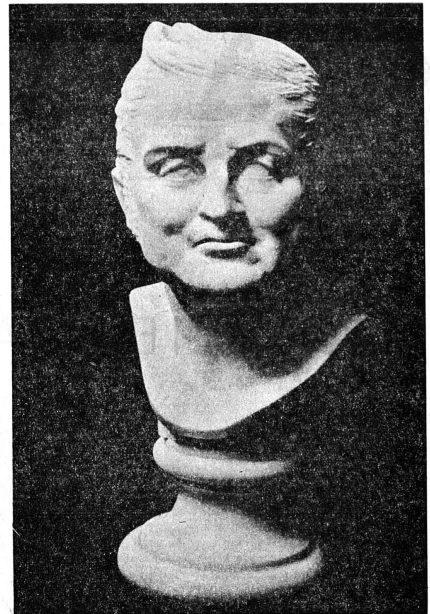
L'hiver suivant la retrouve à Paris avec sa mère et sa jeune sœur qu'elle est chargée de mener dans le monde. Madame d'Affry étant trop peu bien pour sortir. Mais ses mandats ne distraient guère l'artiste, qui préfère la compagnie des personnalités du monde politique et littéraire : Guizot, Cavour, Bismarck, Sainte-Beuve, Auguste Thiers et sa famille. Elle se passionne pour les problèmes sociaux et se cultive de plus en plus. Elle court les musées : Rubens et Le Titien en particulier la fascinent.

Il y a en cette femme deux tendances : la grande dame glorieuse du passé et respectueuse des traditions et l'artiste déjà tournée vers l'avenir, avide de dépenser ses forces en créant des œuvres durables. Indépendante de toute contrainte, elle décide de suivre des cours d'anatomie, ce qui semble si scandaleux pour une femme à l'époque, qu'elle est obligée de se déguiser en homme. Elle travaille avec acharnement la terre glaise, puis surveille personnellement l'exécution finale de ses œuvres en bronze ou en marbre.

En 1863, Adèle présente ses premiers bustes au Salon de Paris sous le pseudonyme de Marcello. Ils sont très remarqués, et l'impératrice Eugénie demande à en connaître l'auteur, avec laquelle elle se lie d'amitié. En été retour à Givisiez, où l'artiste travaille d'arrache-pied. Quand elle expose la Gorgone à Paris en 1865, c'est la consécration ! En 1866 et 1867 elle présentera plusieurs œuvres nouvelles, mais sa santé s'en ressent et elle est si fatiguée qu'elle doit abandonner la sculpture pendant quelque temps pour s'adonner à la peinture, physiquement moins exigeante.

Pendant la guerre de 1870, Marcello, partagée entre ses amis des deux camps, se retire à Fribourg. Elle accueille et soigne les soldats de l'armée Bourbaki et en profite pour peindre les fantassins algériens qu'elle héberge. Elle passe un hiver à Genève et fréquente Barthélemy et Cherbuliez.

De retour à Paris en 1872, l'artiste décide de faire un buste de son ami Thiers. Ça ne va pas sans mal, car le petit grand homme bouge sans cesse, ne se trouve jamais assez flatté et menace de détruire la maquette. Pourtant le buste est terminé



Buste de Monsieur Thiers, exécuté par Marcello
(Dépôt de la Fondation d'Affry au Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg)

et le sourire narquois du modèle s'explique par les péripéties des séances de pose.

Mais la santé de la duchesse décline : lucide, elle sait que la toux persistante qui l'épuise n'est pas une simple bronchite, comme on le lui dit. Néanmoins, elle ne se plaint jamais, et continue à communiquer à son entourage son charme et son enthousiasme. Un de ses amis écrit qu'elle avait beaucoup de talent mais encore plus d'esprit.

Après un dernier été à Givisiez en 1878, elle part avec sa mère, chercher le soleil en Italie. « Si je guéris », écrit-elle, « je serai artiste encore et rien que cela ». Cependant, elle sent que la vie l'abandonne et transportée dans un hôtel de Castermaré, elle y meurt le 16 juillet 1879. Son corps repose à Givisiez, sous une pierre tombale dessinée par elle.

Par testament, Marcello a légué la plupart de ses œuvres à l'Etat de Fribourg. Elle a laissé également une importante somme d'argent pour la création d'un musée qui porterait son nom. Son vœu fut exécuté dès 1881 et les deux salles de la Fondation d'Affry font toujours partie du musée de Fribourg.

Irène-Louise

Grâce à la documentation de M. Jean-Louis Bory, président de la Fondation pour l'histoire des Suisses à l'étranger.

Entretien avec Pauline Michel

« Mademoiselle Pauline Michel, vous avez dix-huit ans et vous êtes déjà laborantine ? »

— Apprentie laborantine !
— A Lausanne ?
— Oui, et plus exactement à l'Ecole de Chailly, depuis huit mois.
— Pourquoi avoir choisi ce métier ?
— Je n'avais pas envie de faire le Gymnase, ni de continuer mes études. J'étais allée visiter l'école de laborantines lors d'une séance d'information, et cela m'a plu. Alors, je me suis présentée

aux examens d'entrée. J'ai réussi et ai pu commencer en septembre, en histologie.

— Qu'est-ce qui vous a le plus frappée dans votre activité, au début ?

— J'ai été impressionnée surtout par les cancers et autres cas de pathologie.

— Mais le métier que vous avez embrassé n'est pas fait pour les gens délicats et je me demande si je m'habituerai à travailler avec certains... liquides humains ?

— Cela ne me dégoûte nullement, parce qu'on sait pourquoi on le fait. Ce n'est pas pour s'amuser.

— Que pensez-vous du mariage ?

— Je me marierai, un jour.

— Renoncerez-vous alors à votre profession ?

— En tout cas pas.

— Pourtant ce doit être fatigant de rester tout le jour sur ses jambes dans un laboratoire...

— Mais on est toujours assis ! Chaises à roulettes, dossiers... Que peut-on désirer de plus ? D'ailleurs, c'est bien simple : mon violon d'Ingres c'est la danse classique, et je vais même me produire en soliste, ce mois, au Théâtre de Vidy, au cours d'un spectacle d'école de ballet... Au surplus, je consacrerai toutes mes vacances d'été à un voyage au long cours, en Amérique du Sud... »
J. T.

LA LABORANTINE MÉDICALE

APTITUDES REQUISES

Exactitude, assurance, intelligence et capacité de concentration. Sens aigu de l'observation, bonne mémoire, endurance, habileté manuelle.

La future laborantine doit être à même d'organiser son travail de façon rationnelle et fréquemment exécuter avec précision plusieurs travaux simultanés. Elle doit être irréprochable sous tous les rapports, ce qui présume une stricte discipline.

Le contact avec les malades exige du tact et de l'amabilité. La laborantine doit pouvoir s'adapter facilement à tous les milieux. Elle doit aimer l'ordre et la propreté, et doit être discrète puisqu'elle est tenue au secret professionnel. Elle doit savoir assumer des responsabilités.

N.-B. Les candidates souffrant de nervosité, de forte diminution de l'acuité visuelle, de daltonisme, ou prédisposées à des allergies devraient renoncer à choisir cette profession. L'activité de la laborantine ne comporte généralement pas de danger pour la santé, pour autant que l'on ait tenu compte des mesures préventives. Avant le début de la formation, il est conseillé de faire une réaction à la tuberculine et si nécessaire, un BCG, voire d'autres vaccinations.

FORMATION PROFESSIONNELLE

Etudes préliminaires : une bonne culture générale est indispensable, la laborantine devant être une technicienne qualifiée. Sur la base des expériences de l'Association suisse des laborantines médicales et selon les directives de la Croix-Rouge, il est recommandé d'avoir suivi une école secondaire, puis une école secondaire supérieure, par exemple gymnase ou école supérieure de commerce (dix ans d'école officielle au moins).

Age d'admission : 17 ou 18 ans au minimum, l'âge limite étant 32 ans.

Ecole de type I : la durée de formation est de 2 ans et demi ou 3 ans, au cours desquels des stages pratiques dans des laboratoires d'hôpitaux ou instituts universitaires sont prévus. La répartition de l'enseignement des branches pratiques et théoriques est assurée par l'école.

Ecole de type II : la durée de la formation est de 3 ans. Les laboratoires d'hôpitaux assurent la formation pratique, tandis que l'enseignement théorique est organisé par la direction de l'école, qui veille à ce que toutes les élèves suivent régulièrement les cours. Ecole de type I à Genève et Neuchâtel. Ecole de type II à Lausanne.

Programme : chimie (éléments de base, chimie clinique, biochimie), physique (éléments de base et physique appliquée), mathématiques, anatomie, physiologie, pathologie, microbiologie, hygiène, histologie, cytologie, hématologie, électrocardiogrammes, prises de sang et injections.

Source : Association suisse pour l'orientation professionnelle

L'OFFRE ET LA DEMANDE

LA DEMANDE
régulière

Perspectives d'avenir :

dans les laboratoires d'hôpitaux, de cliniques, de sanatoriums, d'universités, d'instituts de recherches et chez des médecins, ou comme enseignante ou comme laborantine en chef. Perfectionnement professionnel continu par cours, conférences et lecture de périodiques.

Syndicat défendant la profession : Association suisse des laborantines médicales.

L'OFFRE

un métier captivant pour les passionnées de problèmes scientifiques et médicaux.

CONDITIONS DE TRAVAIL

Horaires : 8 à 9 heures par jour. Le plus souvent semaine de 5 jours.

Vacances :
de 3 à 5 semaines

Salaire :
de 1.500 à 2.000 fr.

Avantages sociaux :
assurances et pensions.